

# NIKOS KAZANTZAKI SUR LES TRACES D'ULYSSE

## Chant planétaire, océan poétique, une « Odyssée » de notre temps

« La liberté, frères, ce n'est pas le vin, ni la femme douce, ni le bien dans les celliers, ni le fils dans le berceau, c'est un chant solitaire et dédaigneux qui se perd dans le vent.  
(Prologue de l' « Odyssée ».)

L'ODYSSÉE, de Nikos Kazantzaki Plon, 799 p., 51 F.

**R**ONSARD disait dans un poème des *Amours* : « Je veux lire en trois jours l'*Iliade*

d'Homère. » Combien de jours faut-il, dans notre monde d'aujourd'hui, pour lire les trente-trois mille trois cent trente-trois vers de l'*Odyssée* de Nikos Kazantzaki, que voici traduite en français ? Dès que l'on aborde les premières mesures de cette rhapsodie gigantesque, œuvre d'une vie entière, le temps s'efface, les jours ne comptent plus. Ce poème est un vertige continu, une démesure, un défi au lecteur lui-même, qui doit, pour l'affronter, s'arrimer solidement au livre, comme pour un long périple au pays des cyclones. Car cet océan poétique ne se traverse pas impunément. Tel Ulysse, on en sort épuisé, mais comme renouvelé, au terme d'une constante et prodigieuse initiation.

L'*Odyssée* de Kazantzaki n'est ni une traduction ni une adaptation de l'*Odyssée* d'Homère, mais une œuvre entièrement originale. Cette *Odyssée* commence exactement où finit celle d'Homère : au moment où Ulysse revenu à Ithaque, décide d'en repartir à jamais sur les mers et les routes du monde.

Cinq étapes marquent, au cours des vingt-quatre chants de l'épopée, ce cheminement d'Ulysse, de son départ d'Ithaque à sa mort solitaire dans les glaces du pôle.

*Première étape* : l'assouvissement de la Beauté et l'expérience de l'Eros. C'est la rhapsodie de l'*Amant*, du conquérant des femmes. Ulysse enlève Hélène à Sparte, enlève Dictynna, fille du roi de Crète, où il s'adonne aux orgies et aux mystères taurins et qu'il quitte après avoir incendié le palais de Cnossos. Femmes et flammes, tels sont les thèmes de cette première étape, un voyage au cœur du Désir.

*Deuxième étape* : la Faim et la Justice. Cadre : l'Égypte. Dans ce pays où le peuple asservi est en proie à la misère, à la famine, Ulysse combat contre le Pharaon. Capturé et condamné à mort, il se sauve grâce à sa ruse. Ses compagnons sont ici des militants de notre monde : le soldat, le paysan et l'ouvrier. C'est la rhapsodie de la lutte contre l'injustice et la tyrannie, la rhapsodie du *Combattant*.

*Troisième étape* : la Cité idéale. Avec quelques desperados échappés comme lui des geôles de Pharaon, Ulysse s'en va vers les déserts du Sud pour fonder la cité dont il rêve. C'est le monde de la soif et du dénuement volontaire, et, plus tard, de la jungle et des fauves. Les faibles, les indécis, seront éliminés. Seuls resteront les purs, les courageux, « ceux qui sont décidés à tout, même à tuer ». Ils édifient une cité mirifique, dont Ulysse établit les lois : ce sont les Dix commandements du monde nouveau. C'est la rhapsodie du *Bâtitteur* et du *Maçon* des âmes.

*Quatrième étape* : l'Ascèse et la Délivrance. Cadre : les montagnes et les rivages de Haute-Égypte. Le rêve s'écroule. La Cité idéale disparaît au cours d'un séisme. Les derniers compagnons d'Ulysse sont engloutis dans le feu de la terre. Resté seul, Ulysse se réfugie sur une montagne, où il vit en ascète. Beauté, Justice, Cité, tout lui paraît vain désormais. L'*Amant*, le *Combattant*, le *Bâtitteur*, s'effacent devant l'Ascète, qui redescend vers le monde des hommes pour y vivre en mendiant. C'est la rhapsodie de l'expérience libératrice, des ombres congédiées de l'*Ascète errant*, de la totale liberté.

*Cinquième étape* : la mort dans l'univers réconcilié. Cadre : les glaces du pôle Sud. Après avoir erré un temps sur les rivages de la mer Rouge, rencontré, sous des formes transposées Bouddha (un prince indien), Don Quichotte (un chevalier capturé par des anthropophages), Jésus (un pêcheur d'une bourgade de la mer Rouge), Ulysse construit un esquif et se laisse emporter vers le sud. A mesure qu'il avance vers le pôle – où la Mort viendra lui tenir compagnie à la proue du vaisseau – tous les fantômes de son passé, ses femmes, ses compagnons, ses adversaires, ses héros préférés et même les éléments de l'univers, l'escorteront jusqu'à l'ultime instant où il se diluera dans la blancheur de la mer et du ciel.

Ce que ce résumé est impuissant à rendre, c'est évidemment et en premier lieu le poème lui-même. Car tout cela est dit en vers de dix-sept syllabes que la version française de Jacqueline Moatti a transposés dans une prose évocatrice (1). La langue utilisée par Kazantzaki – que tant de grecs ont eu l'absurdité de lui reprocher – n'est pas, comme on l'a dit, une langue fabriquée, absconse, artificielle. C'est la langue même que le poète a recherchée et employée toute sa vie, celle qui n'existe dans aucun dictionnaire savant. Kazantzaki va chercher ses mots là où ils se trouvent et où bien peu avant lui ont songé à les recenser – « sur la bouche des paysans, des pêcheurs, des bergers et des artisans ».

Le poète a passé des années à parcourir la Grèce, à noter tout ce qu'il entendait – noms de fleurs, termes de métiers, appellations familières, termes religieux – pour créer peu à peu une langue qui soit pleinement panhellénique. Ce seul aspect de l'œuvre est déjà en lui-même, une entreprise novatrice. Et ce poème, fait de milliers de mots – rarement ou jamais utilisés jusqu'alors en langue littéraire – apparaît déjà, de ce seul point de vue, comme un monument linguistique, un corpus où se trouve recueillies et souvent rehaussées les expressions, les inventions les plus précieuses de la langue démotique. D'ailleurs, tous ceux qui, dans cette œuvre, vivent et luttent aux côtés d'Ulysse, qui sont-ils ? Ce ne sont pas des intellectuels, encore moins des linguistes, mais des corsaires, des artisans, des bergers, des clephtes, des mendiants, toute une foule de déracinés, de cœurs et de têtes brûlées. Malgré le parti poétique pris par Kazantzaki, malgré ces vers longs et rythmés comme une houle venue du large, c'est bien leur langue que l'on retrouve, toute la langue du monde hellénique. *L'Odyssée* est aussi le plus grand et le plus merveilleux dictionnaire dont on puisse rêver, c'est une anthologie vivante de la parole grecque.

Quant aux thèmes et à l'éthique qui se dégagent de cette œuvre, ils constituent le *credo* que Kazantzaki n'a cessé de proclamer toute sa vie depuis *Ascèse*, son premier livre. On peut le retrouver dans tout le reste de son œuvre, mais il se trouve ici magnifié, épuré, au terme d'une série d'épreuves ulysseennes qui recouvrent les itinéraires personnels de l'auteur. A chaque épreuve, on peut d'ailleurs faire correspondre le modèle humain ou mythique, l'ombre initiatrice, qui dominèrent l'auteur aux différentes époques de sa vie. En Ulysse se conjuguent et se dissolvent tour à tour Tantale, Héraclès, Lénine, Bouddha, Don Quichotte, Nietzsche, le Gréco, saint François d'Assise, maître Eckhart et bien d'autres, que l'auteur a nommé « les gardes du corps de l'*Odyssée* ». Et ce qu'Ulysse vit et découvre, au terme du voyage, c'est ce pessimisme héroïque, déjà affirmé dans *Ascèse*, credo de notre temps. Tout connaître et tout vivre – y compris le meurtre et le sang – pour épuiser le mal, absorber le néant. Etre amant jusqu'au bout pour ensuite renoncer à l'Eros, militer jusqu'au bout pour ensuite se désengager, devenir un héros pour renoncer à l'héroïsme, et devenir un saint pour renoncer à la sainteté même.

Vingt ans avant les philosophes et écrivains de l'Occident, Ulysse découvre en haut de sa montagne l'absurde de la vie. Et en ce sens, cette œuvre nous révèle que ni Camus ni Sartre ne furent – sur le plan littéraire – les premiers à ressentir et exprimer l'absurde de toute existence, mais Ulysse le conquistador, l'amant, le bâtisseur et le desperado. Les universitaires auront beau jeu – si le cœur leur en dit – de rechercher dans cette œuvre lyrique les influences philosophiques qui, par endroits, la marquent. Ce qu'ils ne pourront toutefois lui ôter – une fois mises en lumière les révélations esthétiques, éthiques, métaphysiques qui jalonnent le voyage d'Ulysse, – c'est la flamme qui d'un bout à l'autre la parcourt. Elle emporte le lecteur sur des mers inconnues, des déserts jamais entrevus, des montagnes où le cœur s'endurcit, et, qui tous sont de notre temps. Beaucoup moins que le chant d'un passé pastoral où l'homme vivait à sa mesure étroite, *L'Odyssée* est celui d'un présent élargi aux dimensions de la planète.

JACQUES LACARRIÈRE